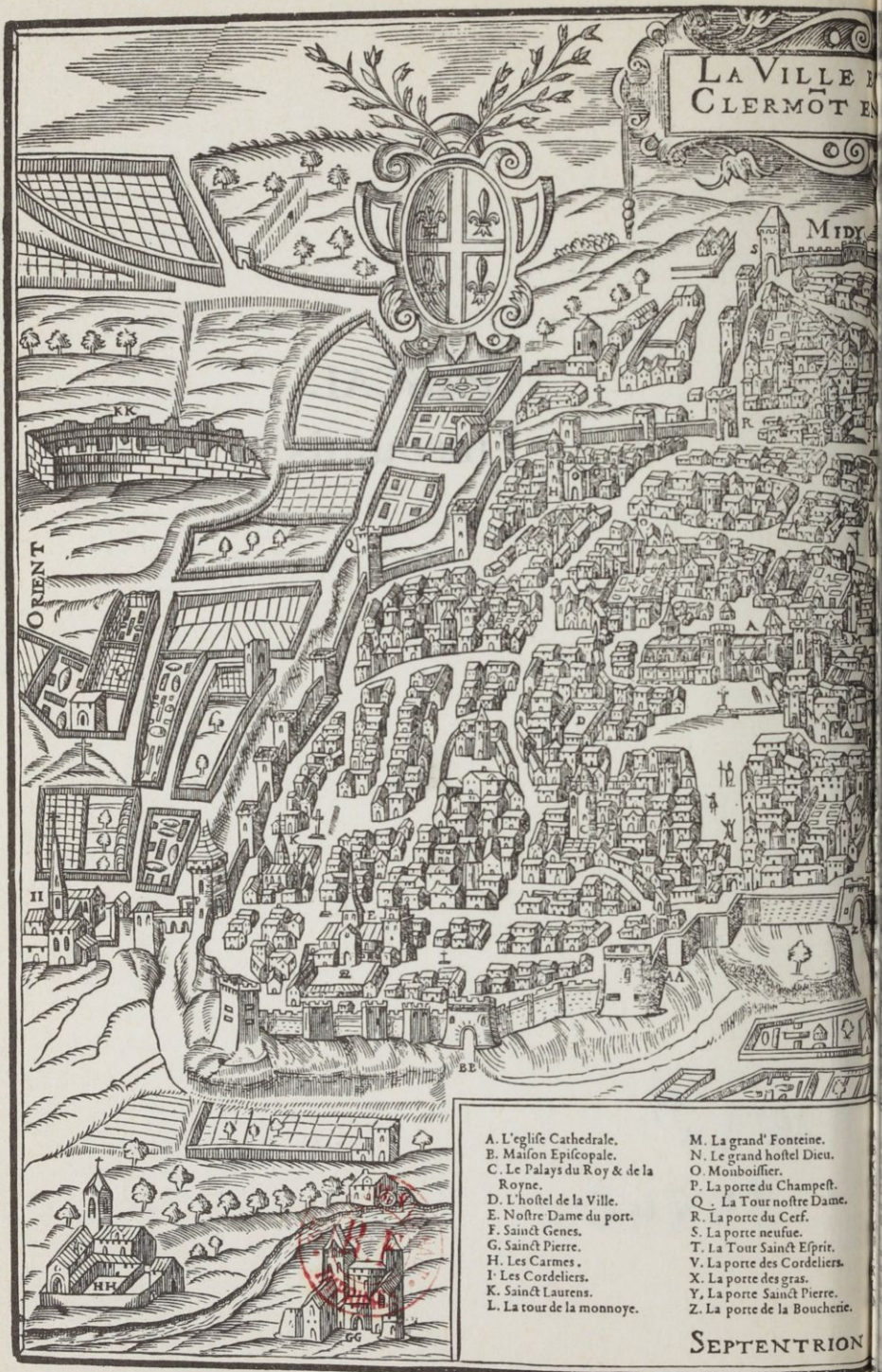
PERRIN

Jean Anglade

Pascal l'insoumis

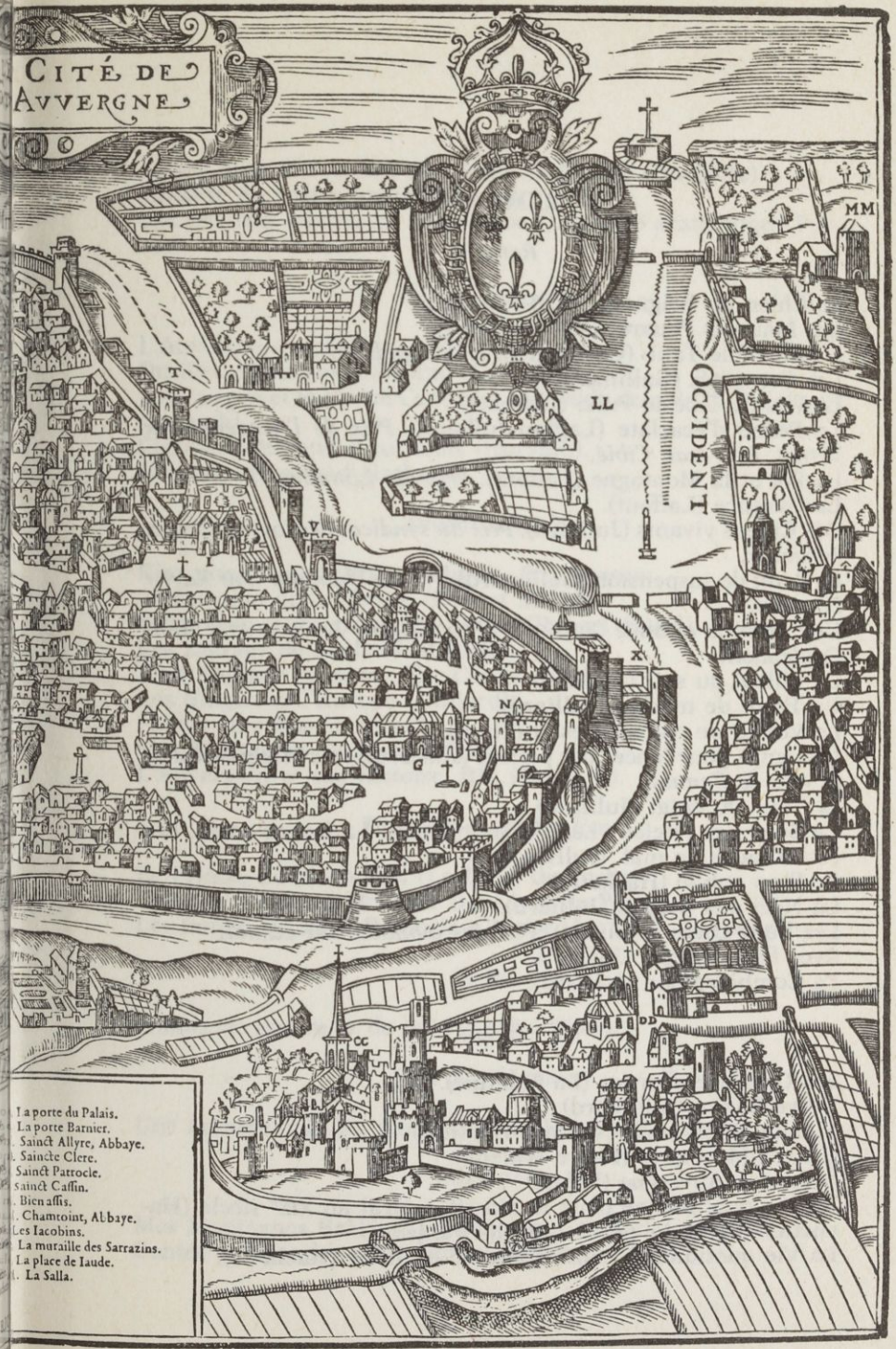
PASCAL
l'insoumis

16° Ln 97
95846



A. L'eglise Cathedrale.
B. Maison Epiſcopale.
C. Le Palays du Roy & de la Royne.
D. L'hoſtel de la Ville.
E. Noſtre Dame du port.
F. Sainct Genes.
G. Sainct Pierre.
H. Les Carmes.
I. Les Cordeliers.
K. Sainct Laurens.
L. La tour de la monnoye.
M. La grand' Fonteine.
N. Le grand hoſtel Dieu.
O. Monboiſſier.
P. La porte du Champeſt.
Q. La Tour noſtre Dame.
R. La porte du Cerf.
S. La porte neufue.
T. La Tour Sainct Eſprit.
V. La porte des Cordeliers.
X. La porte des gras.
Y. La porte Sainct Pierre.
Z. La porte de la Boucherie.

SEPTENTRION


CITÉ DE AVVERGNE
OCCIDENT
MM
LL
T
V
X
N
CC
DD
La porte du Palais.
La porte Barnier.
Sainct Allyre, Abbaye.
Saincte Clere.
Sainct Patrocle.
Sainct Caſſin.
Bien aſſis.
Chamtoint, Albaye.
Les Iacobins.
La muraille des Sarrazins.
La place de Iaude.
La Salla.

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Chien du Seigneur (Plon-Julliard).
Les Mauvais Pauvres (Plon-Julliard).
L'Immeuble Taub (Gallimard). *Prix populiste.*
Les Convoités (Gallimard).
Le Fils de Tibério Pulci (Laffont).
Le Péché d'écarlate (Laffont-Julliard). *Prix de l'Académie du Vernet. Prix Jean Cibié.*
La Foi et la Montagne (Laffont). *Prix des Libraires.*
La Garance (Laffont).
Des Chiens vivants (Julliard). *Prix du syndicat des journalistes et écrivains.*
Le Point de suspension (Gallimard). *Prix de l'humour noir Xavier Forneret.*
Une Pomme oubliée (Julliard). *Prix Eugène Le Roy. Prix Aimé Coulaudon.*
Le Tilleul du soir (Julliard).
Un Front de marbre (Julliard).
Le Voleur de coloquintes (Julliard).
Un temps pour lancer des pierres (Julliard). *Prix Maupassant de la ville de Cannes.*
Le Tour du doigt (Julliard).
La Saga des Pitelet : Les Ventres jaunes. La Bonne rosée. Les Permissions de mai. (Julliard).
Le Pays oublié (Hachette).
La Noël aux prunes (Julliard).
Les Bons Dieux (Julliard). *Prix des bibliobus du Cantal.*
Avec flûte obligée (Julliard).
La Combinazione (Julliard).

Essais

Les Greffeurs d'orties (La Palatine).
Hervé Bazin (Gallimard).
Sidoine Apollinaire (Volcans-Horvath).
Grands Mystiques (Pierre Waleffe).
Solarama Auvergne (Solar).
La Vie quotidienne dans le Massif central au XIX^e^ siècle (Hachette). *Couronné par l'Académie française.*
La Vie quotidienne contemporaine en Italie (Hachette).

La vie quotidienne des immigrés en France (Hachette).
Histoire de l'Auvergne (Hachette).
Les Grandes Heures de l'Auvergne (Librairie académique Perrin).

Albums illustrés

L'Auvergne que j'aime... (SUN).
Drailles et burons d'Aubrac (Le Chêne).
L'Auvergne et le Massif Central d'hier et de demain (Ed. Universitaires).
Clermont-Ferrand d'autrefois (Horvath).
Auvergne (Fernand Nathan).

Divertissements

Riez pour nous ! (Robert Morel). *Prix Scarron*.
Célébration de la chèvre (Robert Morel).
Cent clés pour comprendre le feu (Robert Morel).
Les Zigzags de Zacharie (CREER).
Jean Anglade raconte... (Le Cercle d'Or).
Les Singes de l'Europe (Julliard).
Fables omnibus (Julliard).
Mes Montagnes Brûlées (A.C.E.)
L'Auvergnat et son histoire, BD. (Horvath).

Traductions de l'italien

Le Prince, de Machiavel (Le Livre de Poche).
Le Décaméron, de Boccace (Le Livre de Poche)
Les *fioretti* de saint François d'Assise (Le Livre de Poche).

Poésie

Chants de guerre et de paix (Le Sol Clair).

Film de télévision

Une Pomme oubliée, réalisation de Jean-Paul Carrère.

Cassettes

Mes Montagnes Brûlées (La Gentiane, Issoire, 3 coffrets).
Contes et légendes d'Auvergne (Fernand Nathan).

621462

JEAN ANGLADE

PASCAL

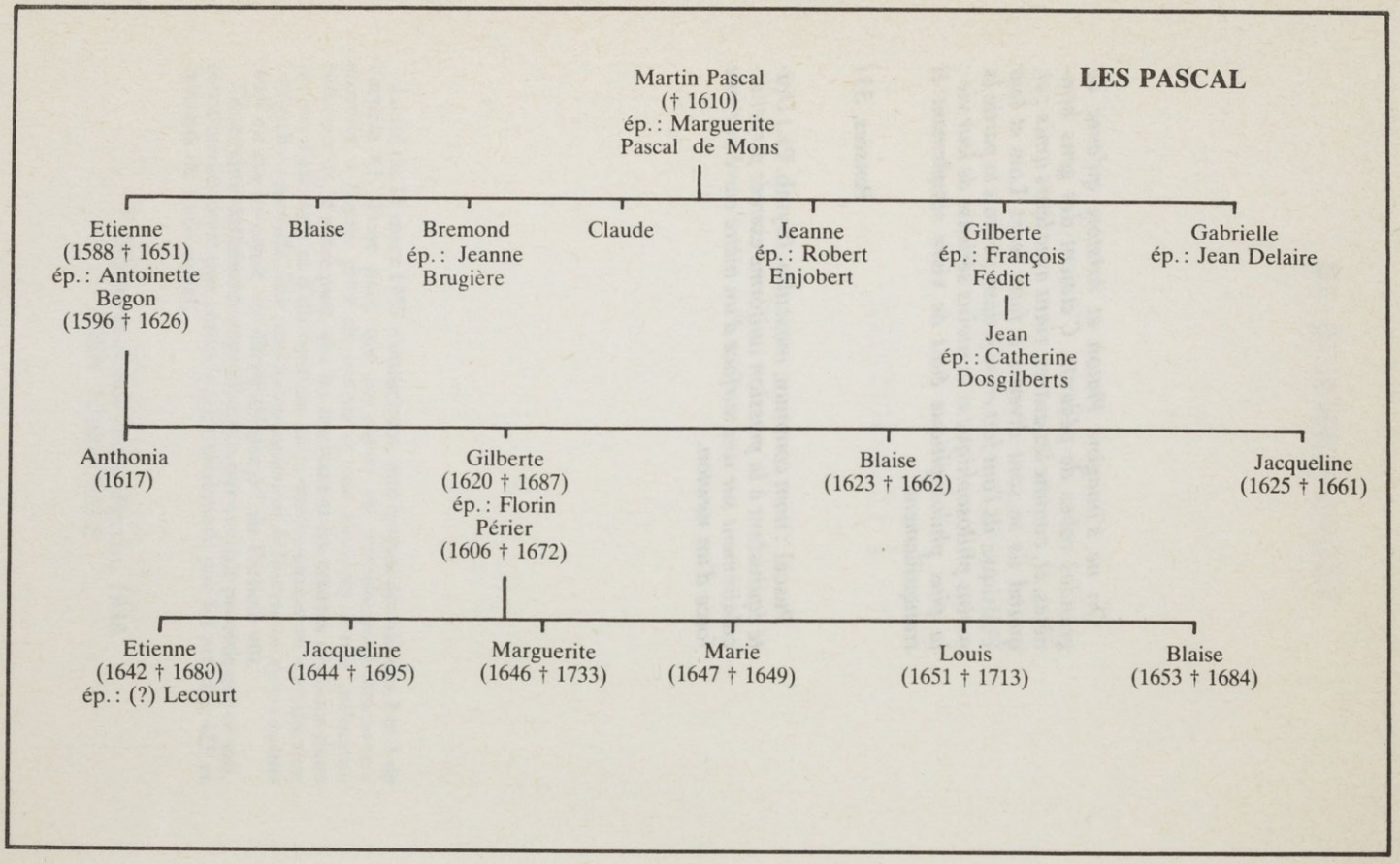
l'insoumis

Librairie Académique Perrin
8, rue Garancière
PARIS

On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes, et, comme les autres, riant avec leurs amis ; et, quand ils se sont divertis à faire leurs Lois *et leur* Politique, *ils l'ont fait en se jouant ; c'était la partie la moins philosophique et la moins sérieuse de leur vie : la plus philosophique était de vivre simplement et tranquillement.*

Pensées, 331

Pascal : *nom commun, masculin.* (Symb. Pa.) *Unité équivalant à la pression uniforme exercée perpendiculairement sur une surface d'un mètre carré par une force d'un newton.*


LES PASCAL
Martin Pascal
(† 1610)
ép.: Marguerite
Pascal de Mons
Etienne
(1588 † 1651)
ép.: Antoinette
Begon
(1596 † 1626)
Blaise
Bremond
ép.: Jeanne
Brugière
Claude
Jeanne
ép.: Robert
Enjobert
Gilberte
ép.: François
Fédict
Jean
ép.: Catherine
Dosgilberts
Gabrielle
ép.: Jean Delaire
Anthonia
(1617)
Gilberte
(1620 † 1687)
ép.: Florin
Périer
(1606 † 1672)
Blaise
(1623 † 1662)
Jacqueline
(1625 † 1661)
Etienne
(1642 † 1680)
ép.: (?) Lecourt
Jacqueline
(1644 † 1695)
Marguerite
(1646 † 1733)
Marie
(1647 † 1649)
Louis
(1651 † 1713)
Blaise
(1653 † 1684)

BLAISE PASCAL, MON PATRON

Pendant vingt-six ans, Blaise Pascal a été mon patron. Un peu mon saint protecteur, mais davantage le chef d'entreprise sous l'autorité de qui j'ai travaillé, au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Ancien collège de jésuites, devenu Collège royal, puis Collège impérial, lycée Blaise-Pascal enfin, comme si l'on avait sous son nom voulu effacer le souvenir de ceux qui s'en étaient emparés après d'opiniâtres luttes et qui avaient tant combattu l'auteur des *Provinciales*. Vieille demeure aux murs épais, aux salles voûtées et quasi conventuelles, à la cour quasi claustrale, pleine d'ombres et d'encoignures, elle gardait mémoire d'hommes glorieux, Emmanuel Chabrier, Henri Bergson, Paul Bourget, Joseph Malègue, chez qui il ne serait pas difficile de retrouver quelque empreinte pascalienne : l'âme sombre de l'un, le regard pénétrant de l'autre, le fantasque et le rire de tel ou tel. Car Blaise Pascal, en dépit de son habit noir, est un philosophe qui sait rire et faire rire. Il y aurait (peut-être l'a-t-on faite ?) une jolie étude à écrire là-dessus : le comique dans l'œuvre de Blaise Pascal. Cette « raillerie », cette « écriture plaisante » qu'on lui reprocha tant :

« Monsieur, vous avez fait rire des choses sacrées ! »

Jusqu'à l'emploi du calembour ! « L'homme n'est ni ange

ni *bête*. Et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la *bête*. »

J'ai moi-même entre ces murs de lave entendu ou répandu beaucoup d'éclats de rire en compagnie de collègues moins sérieux qu'il n'eût convenu à leurs diplômes.

Mais un jour l'ancien lycée fut abandonné pour un nouveau, mieux éclairé, plus vaste, plus fragile et sans passé. Du moins installa-t-on sur une de ses pelouses une statue en marbre saccharoïde, œuvre du sculpteur dijonnais Claude Ramey et cadeau de Charles X, laquelle se morfondait depuis des années dans une salle de la Bibliothèque universitaire. Elle représentait un Pascal debout, plongé dans la lecture d'un manuscrit, enveloppé d'une façon de toge, la tête appuyée au poing droit, les cheveux dégoulinants, un profil d'aigle, le mollet avantageux. Exactement dans l'attitude pédantesque dont il s'était gaussé en parlant de Platon et d'Aristote. Le modèle de ce que les potaches détestent. Surtout depuis 1968. Aussi ne tarda-t-il guère à recevoir à la figure et sur toute sa personne des témoignages de leur aversion, encriers rouges, noirs, bleus, inscriptions contestataires : AMOUR, ANARCHIE, BOURGEOISIE AU POTEAU. Je suis sûr que les mânes de Blaise en frémirent de plaisir, car nul ne contesta plus que lui.

Une nuit, des barbares s'introduisirent dans l'établissement, munis de scies, de marteaux, de burins, et entreprirent de décapiter le Pascal blanc et de lui briser les mains. Le rêve du barbare est souvent de scier à l'égoïne, pour qu'il souffre longtemps, la tête de son ennemi. Principalement de l'homme aux livres. Chassés par l'aube, les vandales durent vider les lieux sans avoir atteint le bout de leur peine. On recouvrit la statue profanée d'un linceul, on la descella, on l'emporta en vue de la raccommoder. A l'heure où j'écris ces lignes, elle n'a pas encore repris son ancienne place. Il est question d'en frustrer à jamais le lycée iconoclaste. De l'installer au musée de Montferrand. L'inachevé ne convient d'ailleurs pas mal à l'auteur des *Pensées*.

Voilà pourquoi j'ai osé entreprendre ce livre qui est également, dans mon esprit, d'une certaine manière, un ouvrage de restauration.

1615

Étienne Pascal et le son des cloches de Notre-Dame. — Le passage Vernine. — La cathédrale de Clermont. — Emménagement. — Avènement de l'évêque Joachim d'Estaing. — Scandale d'Étienne Pascal.

Étienne Pascal avait choisi cette maison, passage Vernine, à cause de sa grande dévotion envers Notre-Dame, et parce qu'il aimait Robert et Barthélemy. Je veux dire le son des deux grosses cloches suspendues dans les tours de façade, plutôt rougeaudes, qui engonçaient étrangement l'entrée de la cathédrale, côté des pluies. Elles protégeaient la ville de la tempête et de la foudre, comme la consigne en était gravée dans leur bronze : *A tempestate a fulgure libera nos*. Leurs voix, l'une sombre, l'autre sereine, se fondaient comme celles d'un père avec son fils. Une troisième, plus juvénile, sonnait les heures au sommet de la Bayette, la tour de septentrion, ainsi nommée parce qu'un guetteur y montait bayer vers les lointains, spécialement vers Montferrand d'où venaient les dangers.

Depuis quatre années, depuis la mort de son père (Martin Pascal était retourné à Dieu presque le même jour que le roi Henri), Étienne cherchait une demeure à proximité de Notre-Dame-de-l'Assomption. A proximité, aussi, des bâtiments civils où se réunissaient les échevins et les membres de l'*élection* qui avaient pour tâche de répartir les tailles et autres impositions, d'entendre en première instance les personnes qui s'en estimaient lésées. Lui-même avait acquis une charge de *conseiller élu*, pour la

somme de 15 000 livres tournois ; elle lui donnait droit à de médiocres revenus, à la capote grise, au bonnet rond, à la crainte respectueuse des contribuables, au titre faiblement nobiliaire d'« écuyer » et par conséquent à l'exemption fiscale. Ces bâtiments formaient au sommet de la ville une acropole de pierre noire (actuellement occupée par la mairie et le tribunal), que dominaient les quatre tourelles, le donjon carré du palais dit Royal, quoiqu'il fût assez peu digne de ce titre, hormis par les fleurs de lys considérables — certaines mesuraient cinq pieds de haut — qui ornaient son fronton. Les officiers en franchissaient le portail ogival, passaient sous une Minerve assez belle, mais trop éloignée de l'œil. Les salles étaient froides et nues, les pavements disjoints : la Justice risquait à chaque pas de trébucher. Voire de tomber dans une de ces caves profondes que les Clermontois appelaient des *crotes* et qui formaient un inextricable réseau souterrain. Ils y gardaient au frais leurs tonneaux, y invitaient leurs amis à la saison chaude. Si l'on se laissait aller à boire imprudemment de leur vin violacé, l'on risquait des étourdissements en remontant au jour. Près du palais Royal, côté midi, séparé de lui par une ruelle, l'hôtel de ville entourait en quadrilatère une cour vaste et herbue. Le rez-de-chaussée, dans une espèce de cellier, montrait plusieurs pièces d'artillerie et un chariot d'arquebuse, qui avaient servi trente-huit ans auparavant contre la ville d'Issoire aux mains des huguenots.

De l'acropole à sa demeure, il n'y avait qu'un moment de marche. Le passage Vernine donnait à une extrémité dans la rue des Gras. Ainsi nommée à cause des trente degrés (*gradi* en latin) qui descendaient de l'entrée inférieure de la cathédrale, interrompus par un palier où se tenaient, les jours de foire *gélinève*, les paysannes avec leurs paniers et leurs poules. L'autre extrémité débouchait rue des Chaussetiers ; on passait sous une arche qui avait été, en des temps très anciens, porte de la vieille ville ; on aboutissait sous la place Derrière-Clermont, ornée par la belle fontaine due à l'évêque Jacques d'Am-

boise, toujours entourée de femmes et de cruches. De là, pour se rendre au palais, on pouvait contourner le chevet de Notre-Dame. Ou plus brièvement la traverser, d'une porte à l'autre, raccourci toléré par les chanoines, de bon ou de mauvais cœur. Du moins la vierge noire présente sur le grand autel, environnée de chérubins, y gagnait-elle quelques génuflexions et *Ave Maria* dont, sans lui, elle aurait dû se passer. En sortant par la porte de bise, on marchait sur la sépulture du constructeur : *Memoria sit D.J. Deschamps... Que mémoire soit gardée de maître Jean Deschamps qui commença cette église l'an du Seigneur MCCXLVIII. Il repose ici avec sa femme Marie et leurs enfants.*

Tel était le chemin que suivrait chaque jour Étienne pour se rendre aux assemblées. Plus court que le précédent, depuis la demeure de Martin Pascal son père, dans le quartier Saint-Genès, où il avait vécu jusque-là en compagnie de ses parents et de ses cinq frères et sœurs. Sa nouvelle maison avait le dessin d'un L majuscule. A la jointure des deux branches, un escalier se vissait dans une tour octogonale, accédait aux deux étages, aux combles et au pigeonnier dont les fientes embrenaient un pan de la tour. La porte en ogive exhibait les armes du seigneur Gilbert de Langeac, son précédent propriétaire : des flots que surmontait un palmier de Jérusalem.

Il poussa le battant. Une corde grasse, retenue par des anneaux, servait de rampe. Les marches triangulaires étaient creuses en leur milieu. Il visita la partie orientale, les chambres vides, pavées de petits carreaux rouges, certaines pourvues d'une cheminée à linteau sculpté, éclairées par des fenêtres à meneaux. Pendant un siècle ou davantage, des familles avaient vécu là dont il ne connaissait rien ; des enfants y étaient nés ; des hommes, des femmes y avaient rendu l'âme. Lui-même avait l'intention d'y installer sa famille future, son cabinet, sa chapelle, sa chambre mortuaire. Il choisit cette dernière avec soin : la plus élevée, la plus recueillie. Il leva les yeux vers le plafond lambrissé, encore peint aux armes des Langeac.

« J'enlèverai cela. Je ferai peindre à la place Notre-Dame de l'Assomption, afin qu'elle reçoive mon dernier regard, ma dernière prière. »

Le second corps du bâtiment comportait une écurie avec remise et plusieurs chambrettes. Il avait été habité par le sieur Pérol, de profession cordonnier, et ses nombreux rejetons. Tous plus bruyants et morveux les uns que les autres. Sans compter les chiens et les chats. Comme Pérol payait régulièrement son loyer et refusait de partir, il avait fallu engager procès contre lui. On avait pu enfin les déloger moyennant compensation. Ils avaient laissé en souvenir dans les pièces une quantité d'ordures. Étienne avait fait nettoyer tout cela et répandre des aromates.

Devant les deux branches de l'L majuscule, côté nuit, s'infiltrait le passage Vernine, sur lequel des logis suspendus alignaient les X de leurs colombages. Comme il mettait en communication les Gras et les Chaussetiers, il se trouvait encombré tous les jours que Dieu faisait par un va-et-vient de vignerons en sabots, de bouchers en galoches, de bourgeois en souliers. Côté midi, de plain-pied, quatre boutiques — appelées *oubradous* par les Clermontois — étaient louées à un mercier, un marchand de pots, un sabotier, un rubanier. Les deux premiers étaient locataires d'Étienne Pascal ; les deux autres, inclus dans la partie orientale du bâtiment, dépendaient de l'évêque. Y logeait l'abbé de la cathédrale, c'est-à-dire le second dignitaire du chapitre, personnage de haute volée ; aussi cette moitié de l'immeuble, qui touchait à l'angle méridional de la grande église, était-elle désignée sous le nom d'*abbaye*.

Comme il ouvrait les fenêtres pour aérer, la cloche de la Bayette se mit à sonner l'angélus de midi. Le chant de bronze emplit toute sa demeure.

Le Mont-Clair qui porte la ville est pareil à la tête d'un roi coiffée de sa couronne : celle des remparts, hérissés de tours, crevés de portes. Les rues sont étroites, tortueuses,

rompues d'angles et de recoins. Souvent inachevées, elles finissent en cul-de-sac. Les maisons des pauvres sont de terre et de bois ; celles des riches de lave sombre, comme les églises et les palais, avec de beaux escaliers, des cours cachées, des galeries à balustrades, des fenêtres à meneaux, des portes armoriées. Toutes les voies montent vers la grande église. Cette déclivité favorise une certaine propreté des rues, que débarbouille le ruissellement des pluies. Les boues s'accumulent dans les parties basses, autour du Port, de Saint-Pierre, de Saint-Barthélemy, de Saint-Laurent. On appelle communément ce dépôt la « moutarde ». Non pas jaune, mais brune, comme est la moutarde de cette époque, dite « de Bordeaux ». Certaines dames ne traversent ces lieux qu'en se mettant sous le nez un mouchoir imbibé de vinaigre. Au revers des murailles, les fossés sont jonchés d'immondices, d'animaux crevés ; au-delà d'Enjaude, la Tiretaine, empuantie par les peaux que les tanneurs y font macérer. Aussi les personnes fortunées habitent-elles la partie haute : l'air y est plus respirable, l'aurore plus précoce, la lumière plus raffinée.

Dans les jours qui suivent, des artisans recrutés par Étienne Pascal s'emploient à rendre décente la vieille maison des Langeac. Il vient un menuisier-vitrier, un maçon, un emblanchisseur, un tapissier, chacun avec ses hommes. Le passage Vernine frémit aux coups de marteau, aux cris des compagnons. Lorsque toute chose est enfin en ordre, arrivent les meubles, certains neufs, d'autres hérités de Martin Pascal, qui fut trésorier général de France à Riom, travailla pour le roi, y gagnant du même coup une belle aisance.

Le 15 février, Étienne s'installe en compagnie de sa mère, Marguerite Pascal de Mons veuve Pascal, d'origine ambertoise, de ses sœurs cadettes, Gabrielle et Gilberte, et de leurs quatre domestiques. L'abbé Mayot, leur voisin, consacre l'autel, bénit les meubles et les parquets.

— Nous ne sommes ici que provisoirement, déclare Marguerite, pour t'aider à t'habituer. Sitôt que tu auras trouvé une épouse, mes filles et moi viderons les lieux.

En avril, tout Clermont se préparait à recevoir son nouvel évêque, M. Joachim d'Estaing. L'événement fut crié aux carrefours par le trompette municipal :

« Messieurs les Échevins ordonnent que la rue des Gras soit balayée sur toute sa longueur, depuis la grande église jusqu'à la porte épiscopale ; nettoyée et récurée de toutes ses boues et ordures. A la responsabilité de chaque propriétaire d'immeuble ou preneur de boutique à bail pour la surface étendue devant son pied jusqu'au ruisseau central de la rue. Ils recommandent aux Clermontois de tapisser, fleurir et pavoiser leurs façades afin d'honorer le passage du sire Évêque. »

Ce qui fut fait et bien fait. Dans leur élan, ceux du quartier dressèrent deux arcs de triomphe.

L'évêque arriva de Lyon dans un carrosse blanc marqué aux armes de sa famille : d'azur à trois fleurs de lys d'or. Selon la tradition, il fut hébergé par l'abbaye de Saint-Alyre qui formait, au couchant de la cité, entourée de ses murailles, une véritable forteresse de tours, de clochers, de bâtiments, de jardins. Il y passa une semaine. Des députés du chapitre, de la ville, de la justice, des finances vinrent le saluer. C'était un homme au parler méridional, le visage rond, orné de moustaches et d'une fine barbiche. Étienne Pascal fut du nombre ; il baisa son améthyste.

Le jour faste, quatre à cinq cents personnes, bourgeois, clercs, soldats, l'attendaient dans la cour du couvent. Vêtu seulement du camail et du rochet, coiffé d'un chapeau garni de vert à cordons de soie, il monta, avec l'aide de son écuyer, sur un cheval caparaçonné de taffetas blanc brodé d'argent et d'or. Devant lui, chevauchaient quatre aumôniers en surplis, bonnet carré et manteau long. Le cortège arriva ainsi à la porte des Gras. L'évêque y fut harangué par les échevins en damas violet, puis par les juges du présidial en robe rouge. Il franchit ensuite le pont-levis, la tour de garde, remonta la rue. Pétards, bouettes, mousqueteries. Tout Clermont était aux fenêtres, acclamant,

applaudissant, jetant des fleurs. Devant l'église, il mit pied à terre, gravit les trente degrés, fut accueilli par le chapitre, tandis que son cheval était emmené vers son palais pavoisé de tableaux et de devises.

« Nous vous le donnons en vie, prononça l'abbé de Saint-Alyre. Vous nous le rendrez mort. »

Le chanoine-chantre lui adressa un discours en latin. Au terme duquel il prêta serment, la main sur l'Évangile, de s'acquitter de ses futures fonctions avec honneur et charité, de respecter exactement les privilèges du chapitre. Il reçut enfin la mitre, l'aumusse, la chape, la crosse et entra dans sa cathédrale sous le tonnerre du *Te Deum*.

Tout cela était bel et bon. La suite le fut moins. Il y eut grande fête au palais épiscopal qui occupait, de l'autre côté de la place, de vastes bâtiments autour d'un jardin. Étienne Pascal et les autres *élus* furent de la réception. Monsieur de Clermont, en habit violet, allait d'un groupe à l'autre, baisant la main des dames, présentant des dragées sur un plateau, obligeant ses hôtes à se servir et à déguster. Il fit distribuer du vin muscat et de l'hypocras, une boisson au miel et aux aromates d'une douceur si merveilleuse qu'à peine y avaient-elles trempé les lèvres, les dames partaient en éclats de rire, à la grande joie du gentilhomme violet. Il y eut enfin un bal au son des violons et des musettes. S'il ne dansa pas lui-même, le nouvel évêque se plut à disposer les danseurs, donnant le signal de chaque courante et criant à la fin des bourrées :

— Messieurs, veuillez baiser vos cavalières !

Étienne Pascal revint très scandalisé de cette assemblée tenue dans une demeure qui aurait dû être celle de la prière et des pénitences, et non une maison de festins. Il raconta la chose à sa mère et à sa sœur. Ce soir-là, quels que fussent leur dévotion envers Notre-Dame, l'honneur d'habiter à l'ombre de la cathédrale et la commodité de son voisinage, il fut résolu que les Pascal fréquenteraient une autre église. Ils appartenaient d'ailleurs par leur domicile à Saint-Pierre, dans la partie basse de la ville, paroisse de la « moutarde ».

1616

Le quartier des Gras. — Étienne Pascal fait la connaissance des Begon. — Portrait d'Antoinette. — Conséquence du gruppetto *et de l'*appogiature *sur l'épinette positive. — Accordailles entre les Pascal et les Begon. — Noces d'Étienne et d'Antoinette. — La foudre sur la cathédrale.*

Ce quartier des Gras est bien le plus gras de la ville. Près de là, sur la place du Mazet, se tient la grande boucherie, à la fois halle et abattoir, dont les vidanges débordent dans les ruisseaux. Les bouchers des rues environnantes ont le privilège de débiter la grosse chair du lundi au samedi matin. Ils l'exposent dans leur *monstre*, qui est une fenêtre en anse de panier, sur un étal de pierre. Les jours maigres, toute consommation de chair, d'œufs, de fromage se trouvant interdite, leurs boutiques restent fermées. A l'exception de deux qui, par dérogation payée à l'Hôtel-Dieu, vendent aux malades munis d'une autorisation médicale. Au terme du Carême, la réouverture se fait en cérémonie : un représentant de la corporation monte remettre au chanoine-baile du chapitre les clés de la grande boucherie ; l'homme d'Église s'y rend, suivi en procession de tous les bouchers, ouvre les portes et rend les clés à ces artistes, leur recommandant d'user de la halle « en bons pères de famille ». Il reçoit de leurs mains, en rémunération, une langue de bœuf.

Deux marchés hebdomadaires, le mercredi et le samedi, remplissent les places Devant et Derrière-Clermont de jardiniers et de paysannes, de choux et de raves, de poules et de lapins. Des échoppes se sont installées contre le

chevet de la cathédrale, auquel elles adhèrent comme des moules à la carène d'un navire échoué. On y vend de la vaisselle, des chaussures et des rigatteries, c'est-à-dire des vêtements neufs ou usagés.

Les foires annuelles amènent un afflux supplémentaire de vie humaine ou animale. Elles sont quatre : le mardi de la Semaine sainte, la Saint-Nicolas, le lendemain de l'Assomption, la Saint-Martin d'hiver. Clermont ouvre alors ses portes aux Limousins, Périgourdins, Languedociens, qui arrivent en rangs serrés avec leurs chariots, leurs mules et leurs sonnailles. Comme l'espace manque sur les lieux publics pour étaler leur marchandise, ils louent temporairement les boutiques établies. C'est ainsi que l'apothicaire se met à vendre des sandales, le boulanger du savon, le sabotier des huiles et épices, le pâtissier des merluches. Beaucoup de vignerons clermontois profitent de la circonstance pour vendre aussi leurs vins et recevoir la clientèle à la trappe de leur cave.

Aux carrefours, aux portes des églises, les mendiants pullulent, avec leurs yeux blancs comme des œufs cuits, leurs moignons rouges comme des cervelas, leurs plaies couvertes de mouches. Ils osent même entrer dans les églises, se mêler aux fidèles, tendre la main, les détourner de leurs dévotions. D'autres cognent aux portes des maisons. Beaucoup d'étrangers à la ville s'arrangent pour tomber malades au terme des foires, et recevoir la *passade* à l'Hôtel-Dieu Saint-Adjutor, c'est-à-dire un hébergement de trois jours. D'autres gueux logent en permanence dans les tours croulantes des remparts. Les échevins recrutent parfois d'honorables fonctionnaires appelés « chasse-coquins », armés de triques, qui ont pour office de les arrêter aux portes de la ville.

Puis les foires passent, les forains transportent leur commerce vers d'autres lieux, Clermont retrouve un peu de tranquillité. Les curés comptent le produit des quêtes récoltées pendant ces jours de liesse, et s'effarent de leur maigreur. Les marchands n'ont jamais enrichi le temple.

Rejetant la grande église, bien qu'elle fût mitoyenne de leur domicile, les Pascal portaient donc leurs aumônes à Saint-Pierre, qui avait réputation d'être la plus pauvre collégiale du royaume: ses dix chanoines recevaient à peine 30 livres de prébende annuelle chacun. Son curé — il portait le titre plus modeste de « vicaire perpétuel » — Martial Brousse, un homme maigre et jaune, mais d'une extrême jovialité, avait effacé leurs derniers scrupules:

— Quoique plus proche de la cathédrale, votre maison appartient bien à notre paroisse. Je ne vous enlève donc point à ces Messieurs du Haut Pavé.

Saint-Pierre, elle-même d'une grande modestie avec ses moellons sombres, dissimulait sa façade derrière deux boutiques de rigatterie. Le linteau de la porte représentait Jésus agenouillé devant saint Pierre au milieu de ses disciples et lui lavant les pieds. (Actuellement visible place des Gras, inclus dans le mur latéral d'une maison.) Trois apôtres assis y déroulaient sur leurs genoux un phylactère gravé de ces paroles: *Diligamus nos in vicem.* « Aimons-nous les uns les autres. » Le clocher carré, un peu détaché, formait campanile, au sommet duquel officiait Marie-Longue, une cloche éraillée, plus propre à effrayer les pies qu'à rassembler les chrétiens. Le premier apôtre devait y partager la dévotion des Clermontois avec saint Vernier, patron des vignerons. Le jour de sa fête, le 20 mai, était l'occasion d'un *reinage* fort disputé: nombreux étaient les candidats au titre de *roi* qu'ils devaient acheter aux enchères. Il donnait le droit de mener la procession et de verser le vin bénit que les amateurs devaient boire dans le creux de la main de Sa Majesté Vineuse. D'où qu'on arrivât, on ne pouvait pénétrer dans cette église qu'en traversant son cimetière sans clôture. Les forains n'hésitaient pas à y étaler leur marchandise, ce qui ne scandalisait personne, tant était grande la familiarité entre les morts et les vivants.

Ainsi se présentait l'église Saint-Pierre, bien assise au milieu de la ville basse, qu'Étienne Pascal avait choisie pour être le baptistère de sa future famille.

En attendant, il fut délégué par ses collègues pour régler un conflit — une question de préséance — qui opposait les échevins aux officiers du présidial et de l'élection. Cette démarche lui fournit l'occasion d'entrer en rapport avec un certain Victor Begon, négociant en grains et membre du conseil de ville. Le notable habitait rue des Gras une belle demeure, avec remises et entrepôts. La façade en était médiocre, mais les arrières, selon l'architecture en goût chez les bourgeois de Clermont, riches d'arcades, d'escaliers tournants et de ces galeries suspendues qui permettaient de passer très vite d'une aile à l'autre et qu'on appelait *coursières*. Ainsi la maison, comme le prudent ménager, dissimulait ses trésors plutôt que de les exposer.

Les Pascal et les Begon se fréquentèrent bourgeoisement. Quelques pas seulement séparaient leurs domiciles. Étienne fut invité avec son épinette, qu'il appelait *positive*, c'est-à-dire « transportable ». Il fit la démonstration de son talent, en exécutant les sonates de Dario Castello et de Jehan Titelouze. Ensuite, il joua du sien et recueillit de beaux applaudissements. Parmi les enfants de Victor Begon, une fille de dix-neuf ans, Antoinette, d'une gracieuse modestie. Les yeux légèrement bridés, le nez un peu long, un peu courbe, comme on l'appréciait alors, la bouche fine, sa figure large par le front et les pommettes, resserrée par le menton, avait exactement le contour d'une feuille de lilas. Ses cheveux, exubérants et noirs, bouffants sur les oreilles, étaient rassemblés sur la nuque en un petit chignon. Elle voulut bien chanter en italien, accompagnée à l'épinette :

O Dio! O sommo bene, or come fai?
Che te sol cerco et non ritrovo mai...

Elle avait appris chez les Dames de Sainte-Claire non seulement, comme le promettait leur prospectus, « la lecture, l'écriture, les travaux d'aiguille, la piété, la ver-

tu », mais aussi le chant et la langue italienne « qui est la plus utile, plaisante et recommandable pour ce qu'elle permet aux chrétiens d'avoir de familiarité en la Ville où réside notre Saint-Père le Souverain Pontife, aussi bien que par les grands auteurs qui l'ont illustrée, tels que saint François d'Assise, saint Bernardin de Sienne et le cavalier Jean-Baptiste Marin ».

De son côté, Étienne brilla par ses connaissances musicales. Sur le clavier d'ivoire, il fit la démonstration du *gruppetto*, du *mordant*, de l'*appogiature*, expliquant qu'ils ont pour but de donner une apparence de longueur à des notes un peu sèches. Sa science et son habileté firent l'émerveillement de chacun.

Victor Begon, lui, ne brillait par rien du tout, sauf par la fortune qu'il avait su acquérir dans le commerce. A cause de grands gels, l'année 1614 avait été désastreuse pour les emblavures. Aux États généraux tenus à Paris, le Clermontois Jean Savaron s'était écrié devant la régente et le roi enfant : « Que diriez-vous, Sire, si vous aviez vu dans votre pays de Guyenne et d'Auvergne les hommes paître l'herbe à la manière des bêtes ? » Le 15 mai, les autorités civiles et religieuses avaient organisé une procession : la vierge noire de Notre-Dame-du-Port, promenée à travers la ville, avait été suivie par au moins 8 000 personnes, dont 500 écoliers conduits par leurs régents et 800 filles en chemise, pieds nus, les cheveux flottants : Antoinette était du nombre. Grâce à quoi la récolte qui suivit fut très satisfaisante. Afin de perpétuer le miracle, l'évêque d'Estaing institua le 15 mai fête d'obligation. Mais au milieu de ces vicissitudes, la rareté des grains avait été d'un grand profit pour Victor Begon.

— Voyez-vous, Monsieur, expliqua-t-il, les disettes enrichissent ceux qui les ont prévues. Le bon marchand de blé est comme la fourmi : il fait des provisions, et traverse ensuite les froidures sans souci. Mais à la différence de cet insecte, il fait profiter les cigales de sa prévoyance. Il est bien juste qu'il en soit récompensé.

Le négociant tenait cette justification ésopienne de son

père, natif de Gerzat, et la servait dans les bonnes occasions. Il avait su investir son argent en terres à culture, en vignobles, en maisons, et faire donner de l'instruction à sa fille qui ne lui ressemblait guère: aussi fine et fragile d'apparence que lui paraissait incassable; aussi pâle, à peine rose aux tempes, qu'il était rubicond. Son épouse, Anthonia Fontfreyde, était elle-même fille du négoce et venait de Cournon.

Après plusieurs de ces rencontres, Victor Begon prit la veuve Pascal en aparté:

— Ne croyez-vous pas, Madame, qu'une alliance entre nos deux familles et nos deux fortunes ferait le bonheur de nos enfants? Quand je les vois s'ébattre tous deux autour de l'épinette positive, je me persuade qu'ils éprouvent l'un pour l'autre quelque intérêt, et qu'ils ne seraient point opposés à cette union. Qu'en dites-vous?

Marguerite Pascal de Mons se montra si favorable à cette pensée que, les jeunes gens ayant donné leur assentiment, les parents n'eurent plus qu'à s'occuper des accordailles. Ce qui demanda deux mois de tractations. Au terme desquelles, il fut signé contrat « le lundi après-midi 13e jour d'avril 1616, par-devant Devincembourg, notaire royal, demeurant en la ville de Clermont ». On y lit que noble homme Étienne Pascal et dame Antoinette Begon y promettent l'un à l'autre de « s'épouser au plaisir de Dieu en face de notre mère Sainte Église suivant les constitutions canoniques ».

Le sieur Begon précise qu'il « doue ladite demoiselle Antoinette Begon, sa fille, de tous et chacuns les biens lui appartenant sur le territoire de Gerzat, de quelque nature que soient lesdits biens, soit maisons, granges, prés, terres, vignes, noyers, cens, rentes foncières et rentes en directes seigneuries, le tout exempt de toutes dettes et hypothèques; plus lui donne et constitue la somme de 1 200 livres en deniers pour subvenir à partie des frais du présent mariage ».

De son côté, dame Marguerite Pascal de Mons, veuve de feu Martin Pascal, « donne et constitue audit futur époux

son fils Étienne, en avancement et hoirie, 800 livres de rentes sur l'Hôtel de Ville de Clermont, faisant en principal, à raison du denier dix-huit, la somme de 14 400 livres, etc. etc. Les futurs époux seront uns et communs en tous leurs conquêts immeubles, du jour de la bénédiction nuptiale, selon les us et coutumes de la province d'Auvergne, en quelques lieux que lesdits biens puissent être situés... »

Tout y est prévu, même la chose la plus triste et la plus inéluctable: « Ledit noble Étienne Pascal doue sadite future épouse de la somme de 600 livres de douaire préfix, à prendre par chacun an, durant sa viduité seulement, sur tous les biens meubles et immeubles, présents et à venir, dudit sieur époux. Si tôt que douaire aura lieu, le survivant desdits futurs mariés pour ses livres, armes et chevaux, si c'est ledit futur époux, ou pour ses bagues et joyaux, si c'est ladite future épouse, prendra par préciput et avant part des biens de ladite communauté la somme de 3 000 livres. S'il arrive que ledit sieur futur époux vienne à décéder sans enfants, etc. etc. S'il y a enfants ou posthume dudit mariage, le survivant sera usufruitaire, etc. etc. »

Onze pages de cette mouture sont couchées sur papier grenu d'Ambert portant filigrane au cœur croisé, terminées par les signatures de tous les contractants, celle du notaire entourée d'une arabesque intriquée, pour la rendre inimitable. Les mères signent leur nom de fille: Pascal de Mons et Anthonia Fontfreyde.

Le mariage eut lieu en l'église Saint-Pierre, célébré par Martial Brousse. Les frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines des deux familles y furent conviés. Vint entre autres, du côté Pascal, Jean Savaron, lieutenant général de la sénéchaussée, auteur d'une *Histoire de Clermont*. Il habitait, non loin du passage Vernine, au chevet de la cathédrale, une maison de quatre étages dont le fronton était marqué de son anagramme: UNA ROSA, *Rose unique*. Vinrent aussi plusieurs amis, avocats, conseillers

élus, parmi lesquels Jean Domat, bourgeois de la ville. En tout, plus de cent vingt personnes, sans compter les vielleurs.

Vêtue d'une robe de brocart à vertugade, d'un corps à fleurs avec manches mobiles retenues par des rubans, un collier de grenats de Bohême alternant avec des boulettes d'or filigrané autour du cou, ses beaux cheveux châtains pendant derrière la nuque en tresses multiples traversées par des épingles d'argent, Antoinette était d'une grâce rayonnante. Près d'elle, Étienne allait d'un pas plus lourd, comme il convenait à un magistrat, sa tête barbichue posée sur une fraise de dentelle. Au sortir de la messe chantée et carillonnée, il y eut devant le parvis distribution de pain aux pauvres: il en partit six corbeilles de 24 livres. Pain dit bourgeois ou *chaseran*, fait de blé et de seigle séparés de leur son: celui qui tient le mieux au corps. Tous ceux qui se présentèrent furent servis.

La maison des jeunes époux accueillit les convives distribués dans trois salles, autour des tables recouvertes de nappes damassées. Il y eut trois potages, trois plats d'entrée, des viandes de trois façons, trois entremets, trois desserts. Ainsi, la Sainte Trinité se trouva présente en chaque service.

La fête fut cependant un peu gâtée par un violent orage qui éclata dans l'après-midi et transforma la rue des Gras en torrent. La foudre, ainsi que l'atteste le registre des délibérations municipales, entra même « dans l'église cathédrale et emporta par terre les images des deux larrons qui étaient aux côtés du Saint Crucifix du jubé et celles qui étaient en dessous ; elle froissa le bas du pilier à côté droit entrant dans le chœur et au-dessous de la platine de cuivre qui y est attachée, sans avoir en rien offensé le Saint Crucifix, l'image de Notre-Dame ni autres au-devant dudit chœur ».

— Notre mariage provoque-t-il la colère du ciel? demanda Antoinette avec frayeur.

Et ce fut le samedi 11e de juin 1616.

1617-1618

Trousseau d'Antoinette Begon. — Amours, délices et orgues. — Les colères du président Savaron. — Confitures d'Olivier de Serres. — Conseils de Montaigne. — Naissance et décès d'Anthonia Pascal.

Le marchand de grains a fait transporter au logis de son gendre certaines pièces d'ameublement auxquelles sa fille tenait beaucoup. A savoir, un coffre de noyer sculpté contenant douze paires de draps, douze serviettes et douze nappes. Un lit à colonnes avec pentes de cadis grissolin dites « bonnes grâces », garni de passements de laine et d'un surciel de toile. Un dressoir à deux armoires. Deux layettes, c'est-à-dire deux petits coffres remplis de chaussures diverses, fermant à clef. Une chaise à vertugadin, sans bras, à dossier rembourré permettant aux dames de s'asseoir malgré cette encombrante tournure. Deux sièges à très haut dossier, à siège bas, montés sur pivot, donc tournants, dits « caquetoires » ou « fauteuils à caquets ».

De son côté, Étienne s'est pourvu d'un carrosse et de quatre chevaux castrés à poil noir qui occupent l'écurie et la remise. Il a engagé un cocher, une cuisinière et deux femmes de chambre originaires de Cournon, sur recommandation de sa belle-mère. L'homme couche dans l'écurie, derrière la queue de ses bêtes ; les filles sous les combles, dans une chambrette appelée « bouge ».

Les premiers temps du mariage sont toujours remplis d'occupations et de bonheur. Les jeunes époux rendent

visite à leur nombreuse parenté, à Riom, à Volvic, à Gerzat, à Cournon, à Ambert. Ils président aux fenaisons, aux moissons, aux vendanges. Les métayères couronnent la damoiselle de ramures et d'épis. Certaines l'ont déjà en amitié parce qu'elles ont joué ensemble, enfants, sur les rives du Bédat, et cueilli avec elle les quenouilles des roseaux. Elles sont allées s'agenouiller devant Notre-Dame-du-Vignal, dont le minuscule sanctuaire se trouve au milieu des vignes, près d'une source qui guérit des fièvres. Quand ils sont seuls dans leur logis du passage Vernine, Étienne et Antoinette prennent place sur les deux caquetoires. Il lui fait la lecture des auteurs du moment : Olivier de Serres, Michel de Montaigne et leur petit-cousin, Jean Savaron. Dans son *Traité contre les masques*, celui-ci s'indigne de l'usage qu'ont certains jeunes Clermontois, le jour de Noël, de se déguiser en démons, de se donner en spectacle aux portes des églises, et même d'y pénétrer, brandissant des masses garnies de bourre en forme de braguette : « Arrière, fols ! Arrière, masques ! Ce lieu est saint et sacré, et porte au frontispice l'image d'une Vierge tenant son fils Jésus. Arrière, profanes impurs, de cet objet de pureté et sainteté ! Arrière, fols, de cet objet de prudence ! Arrière du lieu où vous faites les insensés à l'envi : c'est un cimetière qui enferme les cendres de nos Évêques et dignes Prélats ! »

Antoinette rit des colères du président Savaron et dit, avec une sagesse qui dépasse ses vingt ans :

— On ne peut être raisonnable toujours, il faut être fou quelquefois. Et mieux vaut une folie feinte qu'une folie véritable.

— Mais qu'est-ce au juste que la folie ? interroge Étienne.

— N'est-ce pas le refus d'être comme les autres ? N'est-ce pas de demeurer grave, par exemple, quand tout le monde rit ?

— Et si tous les autres sont fous ?

— S'ils sont fous, je n'y perdrai rien. Mais si je reste sage toute seule, ma sagesse passera pour folie.

— Il faut donc se fier au jugement de la multitude?
— En certaines choses.
— Lesquelles?
— Vous m'embrouillez. J'ai la tête trop petite pour répondre à vos questions. Lisez-moi plutôt votre *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*.

Il ouvre le traité d'Olivier de Serres. Ils passent des masques aux confitures. Amours, délices et orgues.

En avril, Antoinette sent bouger en elle son premier enfant.

— Quelle marraine lui donnerons-nous? interroge Étienne.
— Ma mère, Anthonia Fontfreyde. Et quel parrain?
— A défaut de mon père, l'époux de ma sœur aînée, Robert Enjobert, assesseur au présidial.
— Que ferons-nous de cet enfant?
— Un conseiller élu, comme moi. Voire un conseiller d'État à la Cour.
— Et si c'est une fille?
— Une épouse de conseiller.
— Notre famille, semble-t-il, est condamnée à donner des conseils aux autres. Qui nous en donnera?
— Il n'est point question, ma mie, de conseils là-dedans au sens où vous l'entendez. Nous faisons simplement partie du *concilium*, de l'assemblée qui prend des décisions en telle ou telle matière. Pour ce qui est des autres conseils, mon père, Martin Pascal, qui buvait du vin à ses repas, avait coutume de dire: « Les conseils, c'est comme l'eau à table: il n'en faut donner que si on vous les demande. »

Anthonia Fontfreyde, la future grand-mère, n'est point de cette opinion, et elle ne cesse de conseiller sa fille et son gendre sur la manière dont il faut s'y prendre pour assurer la bonne naissance des enfants:

— D'abord et surtout, n'en point parler! En parler le moins possible! Dieu n'aime pas qu'on prenne des dispositions à sa place. Faites comme si vous ne saviez rien.

Comme si cet enfant devait à l'improviste vous tomber du plafond. Ne dites jamais : si c'est une fille... si c'est un garçon... Jamais ! Vous n'êtes au courant de rien ! Vous ne vous êtes aperçus de rien ! Trop de provisions portent malheur.

— Il faut bien, tout de même, préparer certaines choses : le berceau, les drapeaux, les langes...

— Surtout pas ! Il n'est pas de promesse dont on puisse être sûr. Même passée devant notaire.

— Même les promesses du Ciel ?

— Le Ciel ne promet rien. Tout au plus laisse-t-il espérer.

Mais sitôt qu'ils sont seuls, les jeunes époux ne peuvent s'empêcher de parler de l'enfant à naître. Et si même ils se taisent, leurs gestes, leurs yeux, leurs sourires n'ont pas d'autre conversation. A chaque aurore, Antoinette trouve Étienne près de son lit :

— Comment va-t-*il*, ce matin ?

— *Elle* a bien dormi cette nuit.

Ils rient ensemble. Lui pose la main sur son ventre pour sentir le mouvement de cette petite vie.

L'enfant doit naître en janvier, avec le secours de la mère Beauvallot, de Gerzat, sage-femme d'une grande expérience, qu'on ira chercher le moment venu. Antoinette essaye donc de se comporter comme si elle n'avait aucun soupçon de ce qui se passe dans ses entrailles. L'essoufflement l'oblige toutefois à demeurer allongée de longues heures, que son mari agrémente en lui lisant aussi les *Essais* de Montaigne :

« Si nous avons besoin d'une sage-femme à nous mettre au monde, nous avons besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir. »

Auxquels il ajoute quelques commentaires :

— *Monde* a ici deux significations. D'abord, celui de *vie* : mettre au monde, donner la vie. Ensuite, celui de *vie mondaine* : enlever du monde, enlever à ses frivolités.

— Vous êtes, dit la jeune femme, mon mari et mon maître. Que de choses vous aurez à m'apprendre !

Un matin, elle veut descendre à Saint-Pierre pour assis-

ter à l'office qui célèbre la Conception de Notre-Dame. Or elle glisse dans l'escalier tournant — ces marches triangulaires ne sont pas faites pour la commodité des femmes grosses —, se retient comme elle peut, tombe sur le flanc. En l'absence de M. Pascal, les domestiques la relèvent, la remontent toute gémissante, la déposent sur son lit. L'un court appeler Étienne à l'assemblée de l'élection, l'autre dame Begon.

— Ce n'est rien... ce n'est rien, les rassure-t-elle. Juste un peu de frayeur!

On va quand même quérir la mère Beauvallot, qui s'installe à demeure en attendant l'éclosion du poussin. Celle-ci a lieu avec cinq semaines d'avance. Et elle est si dramatique que la parturiente, saignée à blanc, manque d'en mourir. Par bonheur, la Gerzatoise arrête le sang avec la prière de saint Fiacre:

— Je te dis et je te commande, sang, que tu t'arrêtes, par la puissance de saint Fiacre, tout ainsi que le Jourdain dans lequel saint Jean-Baptiste baptisa Notre-Seigneur s'est arrêté.

La nouveau-née est une fille, prénommée aussitôt Anthonia comme sa marraine, mais si faible, si menue, qu'on décide de la baptiser dès le lendemain, 24 décembre. Dame Begon l'enveloppe de langes et de châles, monte dans le carrosse avec le père et le parrain, et l'on descend à Saint-Pierre où Martial Brousse les reçoit. Il se penche sur la petite figure livide:

— Vous êtes sûrs qu'elle vit?

— Mais oui, dit Étienne.

Dans l'église glaciale, leurs souffles forment des brouillards. La cérémonie est expédiée au plus court: on signe le registre dans la sacristie; puis la maigre compagnie remonte la rue des Gras. Ce fut ce soir-là un lugubre repas de la Nativité.

Neuf jours plus tard, le second matin de janvier, la petite Anthonia fut trouvée froide dans son berceau. Antoinette s'évanouit. Étienne, affolé, courait de la morte à la vive, tandis que les domestiques à grand bruit s'arra-

chaient les cheveux. Il songeait à cette petite âme qui leur avait été prêtée si peu de temps; qu'il eût aimé voir s'embraser de l'amour divin; qui n'était restée qu'une étincelle. Il répétait entre ses lèvres les paroles de Job, le Seigneur me l'avait donnée, le Seigneur me l'a enlevée...

— Vous avez trop parlé de cette enfant! remontrait la grand-mère marraine. Vous l'avez trop attendue, trop annoncée! Le Ciel n'aime pas qu'on lui commande.

Le 4, il fallut redescendre à Saint-Pierre. Étienne Pascal portait lui-même dans ses bras le minuscule cercueil dans lequel, à chaque pas, il sentait bouger un peu le petit corps inerte ; il allait à enjambées de velours. Au tintement de la clochette, les passants se découvraient et se signaient.

On l'enterra derrière l'autel, et l'on marqua sa dalle d'une petite croix.

Antoinette mit six mois à se remettre de ses peines. Elle y fut aidée par tous les parents, amis et alliés des deux familles. On ne cessait de la convier aux baptêmes, mariages, communions. Elle fut marraine à son tour de plusieurs petites filles, répandit de la sorte autant d'Antoinette, qui n'étaient que des filleules à cadeaux et ne la consolaient point de la perte d'Anthonia.

— La seule consolation d'un enfant perdu est un enfant espéré, lui répétait dame Begon la conseillère.

1619-1622

Les vendanges à Clermont. — Seconde grossesse d'Antoinette. — Naissance de Gilberte. — Bons services rendus par Étienne à ses beaux-frères. — Difficultés du voyage à Paris. — Les délices du port.

Clermont jouit annuellement de soixante-dix foires, fêtes carillonnées ou reinages. Mais chacun ne dure qu'un jour ou deux, si bien que le déboire en succède vite au boire. Les vendanges, elles, selon les années, durent de quatre à six semaines. Tout Clermontois, grand ou petit, jeune ou vieux, a quelque affaire avec elles : soit qu'il possède une vigne, soit qu'il la houe, la bêche, la taille contre salaire ; soit qu'il vende son jus aux muletiers à l'usage du Limousin, de la Marche et autres terres froides ; ou le consomme lui-même dans sa cave ou au cabaret. Un vin « naturel et stomacal, affirme Savaron, expert en toutes clermontoiseries ; non fumeux ni malfaisant ; et l'on a fait essai qu'une feuille verdoyante, mise dans le vin, entretient sa verdeur sans flétrir ni sécher ; et mise dans les vins d'Orléans, de Sancerre, se recuit et réduit en poudre, tant ils sont violents et corrosifs ». Il n'est pas de conseiller, pas de juge, pas d'avocat qui ne possède quelques arpents. Étienne Pascal a les siens à Cournon et à Gerzat. Mais les familles s'invitent les unes les autres à participer à la récolte : c'est une réjouissance à rebondissements où se confondent maîtres, enfants et serviteurs.

Elle ne débute qu'après la publication du ban décrété

par les échevins, sur proposition de six commissaires champêtres. C'est que chaque vigne doit une double redevance en nature : la dîme ecclésiastique et la taxe seigneuriale, dite *parsière*. Leur perception conduit à des contrôles sourcilleux. Dès septembre, l'approche des vendanges est annoncée par le martèlement et l'affairement du marché aux Cercles, sous l'église des Carmes (l'actuelle place Michel-de-l'Hospital) où les tonneliers montent en public leurs bacholles, leurs cuves, leurs poinçons. Le trompette municipal proclame enfin aux carrefours qu'elles sont autorisées à partir de tel jour sur Chanturgue, de tel autre sur Montjuzet, de tel autre sur Crouelle... Aussitôt commence la loue des valladiers et valladières. Ces jeunes montagnards se tiennent sur les marches des Gras où les intendants des propriétaires viennent les choisir chaque matin au petit jour. Énorme tohu-bohu où se croisent appels, offres, imprécations.

Un régiment de gens de guerre
Fait moins de bruit quand il combat !

affirme une chanson patoise. On s'entasse dans des charrettes à vaches ; les maîtres suivent en carrosse. Dans la vigne, tout se mêle, le travail au repos, la peine aux rires, les riches aux pauvres. Le conseiller Pascal, en tablier de cuir, conduit un mulet chargé de deux bacholles. Sa femme remplit de raisin son panier et le vide dans la *berte* du porte-hotte. Un valet du seigneur grave des coches sur un bâton à chaque somme qui passe. Plus loin, un moine fait mettre sa dîme de côté. Les garçons boivent au *bousset*, les filles chantent, les ânes braient ; et tous mangent le pain de chapitre, le pâté, le lard froid, la *pompe* aux raisins, sans que l'on sache au juste qui sert et qui se laisse servir, comme le veut la même chanson :

Les Messieurs sont à la poêle.
Les surplis, les capuchons,
Les bourgeois, les vignerons

Font ensemble bon ménage.
Le doyen et le chorier
Pitancent de compagnie.
La bacholle sert de table.
On vit sans cérémonie.

En fin de journée, les récoltes confluent vers les caves de Clermont. On a levé les dalles percées de trous comme des dominos qui leur donnent un peu d'air et de jour. Les raisins tombent dans les manches, énormes entonnoirs de bois, qui les canalisent jusqu'aux cuves. Les fouleurs y entrent tout nus. Et c'est, dans la nuit souterraine, à la lueur des torches, une bacchanale de démons rouges et ruisselants.

Au printemps de 1619, Antoinette fut certaine que le Ciel la favorisait d'une nouvelle grossesse.

— De ma vie! De ma vie! recommandait sa mère. N'en souffle point mot! Ne prévoyez rien! N'annoncez rien!

Ce qui n'empêchait point la grainetière de revoir en secret les linges utilisés pour sa malheureuse filleule. Comme si Dieu se laissait tromper par ces cachotteries.

Antoinette passait de longues heures dans les églises à prier quand même la Mère de Jésus, protectrice de toutes les mères. Dans les dernières semaines, cela devint son occupation unique: elle allait de fresque en fresque, de statue en statue, s'agenouillant, implorant, se frappant la poitrine. Étienne considérait ces visites avec morosité:

— Bien que j'aie autant que vous de dévotion à Notre-Dame, tant d'agenouillements, dans votre état, me paraissent un peu excessifs.

— Qui mieux que la Sainte Vierge entendra ma prière?

— Sans doute. Mais prier pour demander n'est pas, me semble-t-il, la bonne sorte de prière. L'un demande ceci, l'autre cela: une guérison, une prébende, un travail, la pluie, le beau temps. Dieu voit mieux que nous ce qui nous convient. Personne, par exemple, ne demande les épreuves, la maladie, la mort. Et cependant ces grandes

douleurs sont plus propres à nous conduire aux joies éternelles que les plaisirs de la maternité, de l'amour, des richesses.

— Je ne suis qu'une femme simple et ignorante. Je prie comme ma mère m'a enseignée.

A la fin, il se rendait :

— Mieux vaut, tout bien pesé, prier ainsi que de ne pas prier du tout. Ou que prier en demandant le mal : Seigneur, faites que mon ennemi périsse.

— Y a-t-il des gens qui prient de cette façon ?

— Il y en a.

Elle ne se contentait pas d'ailleurs de prier Notre-Dame, mais aussi tous les saints qui peuplaient les murs et les chapelles. Elle s'adressait même aux tombeaux. A celui, particulièrement, d'une autre Antoinette, qui dormait dans la cathédrale, qui ne lui était rien, mais qui ne pouvait la considérer avec indifférence :

A la mémoire de très vertueuse et noble dame Antoinette Régin, après avoir vécu en la crainte de Dieu LXXXVI ans, faisant de grandes charités, fut l'an 1591 appelée au Ciel pour y recevoir le loyer de sa foi et bonne vie, Messire Antoine Brandon, son fils, en reconnaissance de la bonne nourriture et extrême amitié qu'il a reçues d'elle, a fait ériger ce marbre.

Le 1er janvier 1620, dame Pascal donna le jour à une seconde fille baptisée le surlendemain à Saint-Pierre. Le parrain fut Jean Begon, frère d'Antoinette ; la marraine Gilberte Pascal, sœur d'Étienne, laquelle lui donna son prénom. La nouveau-née fut emmaillotée au plus étroit, la tête seule dépassant, si bien qu'elle avait l'apparence d'une chrysalide de hanneton. Élevée d'abord au sein maternel, puis à celui d'une nourrice cournonnaise, elle vécut et grandit gaillardement. Lorsqu'elle sortit de ses maillots, les deux grand-mères la couvrirent de rubans et de jupettes bouffantes ; de sorte qu'elle cessa d'évoquer une larve pour ressembler à une infante d'Espagne. Antoinette riait de la mutation. Étienne secouait le front, mais laissait faire.

Au cours des années 1621 et 1622, aîné de sa famille, il dut plusieurs fois prendre en main la destinée de ses sœurs cadettes Gabrielle et Gilberte. Il arrangea leurs mariages avec deux hommes de mérite : Jean Delaire, de Clermont, et François Fédict, de Thiers. (C'était la seconde fois que Thiers s'alliait aux Pascal, la première étant l'union de Jeanne Brugière, fille d'un marchand coutelier, avec Bremond Pascal, troisième fils de Martin, oncle d'Étienne.) Ses beaux-frères désiraient acheter des charges de contrôleurs des décimes, sinécures fructueuses, et par conséquent d'un prix fort élevé. Il s'employa à réunir les fonds nécessaires à Paris et en Auvergne, offrant ses propres biens en garantie. Il fut dans ses démarches assisté par de bons amis, comme Jacques Hébert, sieur de la Grand-Digue, conseiller du roi, et Jean Gensarye, chef du gobelet royal, demeurant tous les deux dans la capitale, ce qui plusieurs fois le contraignit à faire le voyage.

Se rendre à Paris est alors une aventure longue et coûteuse. L'on doit, premièrement, partir de Clermont avant le jour sur un cheval de louage qui vous transporte avec votre porte-manteau jusqu'à Riom. De là, le coche régulier vous conduit à Gannat où l'on passe la première nuit. Le jour suivant, on couche à Moulins. On peut alors continuer par la route ou s'embarquer sur le coche d'eau et descendre la rivière à petite allure. Nouveau coucher à Cosne-sur-Loire. On navigue en compagnie de quelques carrosses, de beaucoup de piétons assis sur des bottes de paille, et même d'animaux. Une cabane peut vous abriter de la pluie ou du soleil. Les bateliers s'arrêtent souvent dans les cabarets établis au bord du fleuve ; ils y entraînent de bon gré ou de force les voyageurs qu'ils jugent fortunés afin de se faire payer à boire. Nouvelle nuitée à Orléans. Il faut ensuite reprendre la voie terrestre, dormir à Étampes. Après cinq jours de route, on arrive moulu, fripé, étourdi, escroqué. A Paris, Étienne descend en diverses auberges où pendent pour enseignes *Le luth doré*,

paroisse de Saint-Eustache, *La ville de Tours,* rue des Cinq-Diamants, *Au petit dauphin,* rue Quinquempoix.

Ayant ainsi bien besogné pour établir ses sœurs et ses beaux-frères, comme le marin après une longue navigation, Étienne Pascal peut enfin rentrer au port et en goûter les délices.

1623-1624

Gilberte découvre en même temps l'âme et l'alphabet. — La bourrée aux carrefours de Clermont. — Naissance de Blaise Pascal. — Nouveau voyage d'Étienne à Paris. — Antoinette devient la marraine d'un ange tombé du nid.

A quarante mois, Gilberte était une petite personne raisonnable avec qui l'on pouvait s'entretenir des choses les plus sérieuses. Par le décès de sa grand-mère Marguerite, qu'elle avait vue blanche et inerte sur son lit, dont elle avait baisé le front et les mains froides, elle savait que la mort est pareille à une clé qui ouvre la cage de notre chair: l'âme vivante s'échappe comme un oiseau, s'envole, retourne se poser sur le poing de son vrai Père, abandonnant à la terre sa cage vide et ses parents provisoires. Qu'il ne faut par conséquent point craindre la mort libératrice. Elle la craignait cependant et disait préférer ses faux parents à ce Père inconnu.

— Si Dieu, annonçait-elle, veut ouvrir ma cage, je lui dirai d'ouvrir en même temps les deux vôtres afin que nous nous envolions ensemble sans être séparés.

Et elle dit encore en une autre circonstance:

— C'est l'âge qui fait mourir, n'est-ce pas?

— Généralement.

— Si quelqu'un vous demande: quel âge a cette petite? Répondez: elle n'a point d'âge. Ainsi je ne saurai mourir.

Étienne s'amusait de ces naïvetés et il ouvrait les fenêtres bien grandes afin de chasser l'idée de la mort, comme on chasse une odeur malsaine. Gênée par une

nouvelle grossesse, Antoinette restait étendue et demandait à sa fille de lui raconter le spectacle de la rue des Chaussetiers.

— Que vois-tu ?

— Je vois des gens qui se rassemblent et qui se mettent à danser.

Dès qu'arrivait le printemps, Clermont se remplissait de danseurs. Les petits enfants en savaient autant que les adultes. Chaque fin de journée, ils se disposaient par quatre ou par huit, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. A un signal, tous partaient en même temps, avançant à la rencontre les uns des autres jusqu'à se toucher de la poitrine, ou même de leurs visages qu'ils appelaient des *gognes*. Puis chacun revenait à sa place de départ, les poings levés, tournait sur lui-même, claquait du talon. Tout cela sans musique aucune, excepté les airs qu'ils chantaient eux-mêmes, dans le patois du pays, et le tambourin des sabots sur le pavé. Ils appelaient ces danses leurs *gognades*, ce qui veut dire fricassées de gognes, ou leurs bourrées, ce qui ne veut rien dire de compréhensible. De temps en temps, un terrible cri modulé perçait le tumulte, un bref hennissement : ya-hou !, qui semblait fouetter danseurs et danseuses.

De sa fenêtre, Gilberte contemplait l'ondulation de la rue avec ébahissement. Quelquefois, un violent remous se produisait. Les chants se taisaient, couverts par des cris et des injures : une batterie venait d'éclater entre deux hommes, l'instant d'avant les meilleurs amis du monde.

« Ferme la fenêtre ! », commandait Mme Pascal.

Entre la rue et la chambre s'interposaient les verres teints : le ciel devenait rouge, les toitures violettes. Maître Étienne s'asseyait à son instrument, exécutait une pièce de sa composition, lente et grelottante, qui faisait oublier le hourvari.

Les jours de pluie, la rue était vide, où ne passaient que de rares personnes, courant sous l'averse. Gilberte jouait avec sa poupée, ou certaines figures d'ivoire, don de sa grand-mère marraine, dites marmousets, représentant un

roi, une reine, des princes, des bouffons. Ou bien elle sortait l'alphabet de carton découpé par son père, grâce à quoi elle connut bientôt toutes les lettres et sut les disposer comme des soldats à la parade. Elle apprit les nombres jusqu'à douze au moyen d'un jeu de dominos.

Juin fut précocement torride et orageux. Antoinette étouffait sur sa couche et trempait les mains dans deux cuvettes remplies d'eau froide.

Elle se réveilla épouvantée :

— J'ai rêvé, confia-t-elle à son mari, que je donnais naissance à une loutre. Je connais bien cet animal, que j'ai vu à Gerzat à l'affût au bord des eaux. Et ma loutre dévorait des poissons noirs. Y a-t-il des poissons noirs ?

— Je ne sais pas... Sans doute... Cela doit avoir un sens caché.

— Elle en mangeait jusqu'à éclater.

— Eh bien ! Cela prouve que notre enfant aura bon appétit !

Il vint au monde le 19 juin et ce fut un garçon, affublé d'une tête considérable. A sa naissance, il ne pleura point ; on le crut mort ; mais la veuve Beauvallot lui souffla dans la bouche et le persuada de respirer. Son haleine cependant restait d'une faiblesse extrême ; à chaque instant, elle s'arrêtait, semblait ne plus devoir reprendre ; il fallait lui souffler encore dans la bouche, comme on amorce une pompe. On le prénomma Blaise, d'après son oncle et parrain, Blaise Pascal, époux de Jacquette Savaron.

A cause de sa fragilité, on aurait dû le présenter sans retard au baptême. Mais chacun craignait qu'il ne passât en chemin.

— Laissez-le s'habituer à notre monde, conseilla la grand-mère. En attendant, par précaution, je m'en vais l'ondoyer.

Elle lui mouilla le front en prononçant la formule.